

SOUVENIRS D'UN

Pèlerinage à Rome

AU MOIS DE MAI 1877.

(Suite.)

Bien souvent dans le cours de nos études classiques, on nous a parlé de la "majesté du peuple romain," auquel Virgile a promis un *empire sans fin*. Je l'ai vue cette majesté : elle est au Vatican. Le 23 mai, nous y étions, dans la salle du Consistoire, au nombre de plus de 500. Grâce à l'extrême obligeance de Mgr. Macchi, le Maître de la Chambre, j'avais obtenu une des places réservées, à deux pas du trône pontifical, et j'eus l'honneur, après l'audience publique, d'assister à la conversation privée de Sa Sainteté. Plusieurs fois, à dater de ce jour, il m'a été donné de goûter les mêmes joies. Oui, je dis bien, les joies. Je vais essayer de les analyser.

Les enseignements de la foi, l'amour de l'Église, l'étude de l'histoire, le respect naturel qu'éprouve non-seulement tout chrétien, mais encore toute âme bien née, devant la plus haute et la plus ancienne autorité qui existe dans le monde, m'avaient imposé, comme à nous tous, une vénération naturelle et profonde pour le siège de Pierre. A distance, la Papauté nous inspire une fidélité concrète, mais elle est en quelque sorte objective, en ce sens que la personne du Pontife se confond dans notre âme avec l'institution même du suprême Pontificat, et c'est aussi pour ce motif que le *rationaliste obsequium* n'est nullement effusqué par certaines expressions même surabondantes de respect et d'attachement. La Papauté est une monarchie pontificale ; elle est aussi une suprême paternité spirituelle ; le Pape est le Saint-Père, et les fidèles sont ses enfants, ses "petits enfants", *figlioli*, comme on dit en Italien. Y a-t-il pour un père des témoignages exagérés de dévouement, quand ils sont exprimés par des enfants affectueux ? Depuis que j'ai approché Pie IX, j'éprouve un sentiment nouveau, celui d'une affection que j'appellerai personnelle, parce qu'elle s'adresse en même temps à la personne du successeur actuel de Pierre.

Dès que l'illustre Pontife, porté sur un fauteuil à brancards, eut fait son entrée dans la salle, j'ai été frappé par l'exquise noblesse de son attitude et la souveraine dignité de sa personne. Il a vraiment l'air d'un Roi. Son regard perçant a quelque chose d'aquilin, et si l'éclat extraordinaire n'en était tempéré par la bonté et par la bienveillance, il aurait un caractère acrotuteur embarrassant pour le spectateur, impassible dans son respect. Son geste plein de grâce et sa parole séduisante attirent tous les cœurs qu'intimident d'abord le scintillement de ses yeux et ses grandes manières. Si même le comte Mastai n'était pas devenu Pape, il aurait été un grand orateur, à la parole abondante et sonore, au geste élégant et varié, à la mémoire fidèle, au langage correct et imagé. Jamais sa phrase, pleine d'à

propos, n'est embarrassée par la recherche du mot ou de la pensée, ni affaiblie par la tentation de la déclamation. Et, quand il se lève pour prononcer sa péroraison terminée par la bénédiction apostolique, l'émotion vraie qui anime ce bon, intelligent et spirituel vieillard communique à son discours un accent d'une entraînant éloquence. L'émotion jaillit de son cœur et gagne bientôt l'auditoire tout entier. Quand on vous dira qu'on a pleuré à l'audience du Pape, croyez-le facilement, ce n'est pas une banale flagornerie inspirée par un zèle de dévot. Je vous affirme que j'ai vu la sincérité de ces larmes, que j'en ai admiré la pureté et que j'en ai senti la puissance.

Dans la conversation privée, cette imposante majesté ne disparaît pas ; seulement, elle s'abaisse vers l'interlocuteur, avec une douceur souriante qui le met immédiatement à l'aise. Une causticité de bon aloi, ce que les Anglais appellent *humour*, règne alors dans sa pensée et dans son langage. Un prélat anglais me disait : le Pape est le plus anglais des Italiens. Il a des mots charmants, appuyés par un jeu de physionomie dont la vivacité expressive ne détruit jamais l'inaltérable bonté : en vérité, le Pape est une des personnalités les plus attractives qu'on puisse imaginer. Il est impossible de sortir du Vatican sans aimer Pie IX.

Jugez de l'effet que le discours d'un tel homme, d'un tel Pape produit sur nous. *Quid est Papa ?* s'écria-t-il ; et avant qu'il n'eût répondu à sa propre question, nous avions déjà le sentiment vivant de sa réponse. *Quid est Papa ?* mais il suffisait d'ouvrir les yeux pour le comprendre. Laissez-moi le dire en un langage vulgaire, mais énergique : à Rome, la réponse à cette question, *qu'est-ce que le Pape*, crève les yeux. De la prison Mamertine, d'où Saint-Pierre et Saint-Paul partirent pour être martyrisés, l'un à *S. Paolo alle Tre Fontane*, l'autre à *S. Pietro in Montorio*, jusqu'à la crypte de la Basilique Vaticane, où reposent jusqu'au jugement dernier les restes mortels des princes des Apôtres, les rues, les monuments, les inscriptions, toutes les traditions encore vivantes crient au passant, à celui qui n'est ni sourd, ni aveugle, l'histoire surprenante de la Papauté, même si l'on veut envisager celle-ci à un point de vue purement politique, comme on dit dans le jargon de notre âge. Quelle est aujourd'hui l'institution humaine dont on puisse faire remonter l'origine au règne de Tibère ? On parle des religions de l'Inde et de la Chine, comme de centres plus antiques de dogme et de piété positifs. Mais pensez-vous que ces cultes momifiés résisteraient socialement et scientifiquement, je ne dis pas au gouvernement de MM. de Pretis et Mancini, mais aux assauts séculaires de l'esprit de secte, à la faux des révolutions modernes et à l'habileté cruelle des politiques de l'incroyance contemporaine ?

Il existe encore à Rome un culte, dont l'antiquité ne le cède à aucune autre manifestation positive du sentiment religieux, c'est le culte de la Synagogue. Depuis le jour où saint Pierre arriva au Transtévère jusqu'au temps actuel, les Juifs ont été tolérés à Rome sans interruption. Quand les Juifs étaient persécutés partout ailleurs en Europe, ils vivaient tranquillement dans le *Ghetto* au centre de Rome. Ils y sont encore, et leurs coreligionnaires sont ré-